

ARCHITECTURE MOISIE

Quelques mots déplacés, quelques phrases jetées et, une fois de plus, on voudrait nous refaire le coup des anciens et des modernes !

Rappelons quelques-uns de ces mots et de ces phrases :

A droite : « *refus de la gesticulation architecturale et volonté de rappeler les fondamentaux* ».

A gauche : « *complexité de la pensée développée par les architectes* » et « *crédibilité de notre activité au regard d'une architecture qui s'évalue par-delà nos frontières* ».

Tout cela sent la haine, la rancœur, la frustration et la neutralité petite-bourgeoise d'une génération d'architectes sans véritables élites représentatives.

Quelques points d'histoire récents (parfois et, malgré moi, autobiographiques) pourront peut-être contribuer à dégriser ce ciel noir comme l'encre.

Le Prix de l'Equerre d'Argent a été organisé pour la première fois en 1983 à l'initiative de Dominique Boudet, l'un des directeurs du Moniteur de l'époque, de Elisabeth Alain-Dupré journaliste, et de votre humble serviteur jusqu'en 1986. Notre objectif était simple et précis : sélectionner parmi les 300 dossiers que nous recevions chaque année quelques dizaines d'édifices proprement mis en œuvre. Pour cela, j'arpentais les régions, rencontrais les architectes, visitait les chantiers.

Au même moment, l'Institut Français d'Architecture dirigé par François Chaslin, ouvrait une exposition qui symbolisait le renouveau national : « Trois architectes français : Henri Ciriani, Henri Gaudin et Christian de Portzamparc ».

Jean Nouvel, déjà, n'était pas très content de tout ça... ! A partir de ce schisme inaugural (les premières Equerres + l'expo de l'IFA) son ami Patrice Goulet ne cessera de s'évertuer à redresser cette « erreur historique ». Depuis, et pour y parvenir, tous les arguments ont été utilisés et pas mal d'acteurs convoqués.

Citons par exemple : l'école française (de Philibert de l'Orme à Le Corbusier) n'a jamais existé, Baudrillard est le seul penseur vivace, les traditions et les conventions du métier plombent notre imaginaire, seule l'immatérialité permettra de refonder l'architecture, ne jamais dessiner est la solution pour définir une architecture neuve.

Amnésie forcée, a-culturation outrancière érigée en « concepts », refus d'admettre que les Lumières de la modernité se sont consumées sur deux siècles pleins. Puisées dans les agences de pub des copains soixante-huitards, les recettes de la « com » allaient être ensuite rapidement et efficacement recyclées.

Avec le succès que l'on sait.

Pendant plus de dix ans, les prix successifs de l'Equerre d'Argent vont pourtant s'organiser autour de ce dualisme générationnel très réducteur. Citons pour mémoire : une crèche de Ciriani en 1983, l'IMA de Nouvel en 1987, le Stade Charlety des Gaudin en 1994, la Cité de la Musique de Portzamparc en 1995.

Mais l'histoire est capricieuse et rétive. L'ultra-réaction bien française ne tardera pas. Tentant maladroitement de prendre les devants, je publiais un point de vue dans la revue AMC de Mars 1994 : « Liberté gagnée d'une génération perdue ». En substance, j'y soutenais que l'autonomie disciplinaire conduirait à notre perte, que le mandarinat ne produit que des auteurs tristes, qu'une génération n'existe que collectivement et réactivement à celle qui la précède, qu'il « faut concevoir pour effectuer » (Etienne-Louis Boullée).

La morale ne s'est pas fait attendre, en la personne de Jacques Lucan qui signait dans le même AMC un billet assassin : « Génération silencieuse ». Une fois de plus, il y défendait les oukases enseignés par son Maître Bernard Huet (pourtant admirateur et exégète du libertaire Louis Kahn) : la ville haussmanienne doit être momifiée, l'architecture est par définition anonyme, la codification des types et des morphologies urbaines est notre seul recours. Les récents triomphes de Patrick Berger prouvent aux crédules, si besoin était, que le cadavre réactionnaire remue toujours ! Bien entendu, en pierre ou en verre, il se pare des atours du moment et se nourrit de la tolérance très généreuse d'écoles suisses retranchées du monde.

C'est bien cette entreprise démente de normalisation des pensées qui est à l'œuvre depuis quelques années et que la centaine d'architectes signataires de la fameuse pétition doivent combattre. Mais pas en se réfugiant derrière une vague « complexité » (comme me le répétait constamment Vittorio Gregotti lorsqu'il supervisait la préparation de mon diplôme: « un architecte ne doit jamais confondre compliqué et complexe»). Ils doivent trouver leur centurion pour dire clairement, pointer les enjeux, s'immerger dans l'histoire et non pas s'y soustraire. Bref, pour formuler, théoriser et transmettre, et pourquoi pas pour créer leur propre prix dès 2008. A moins que Le Moniteur ouvre à nouveau son managment à quelques architectes reconnus pour leur engagement théorique et pratique ?

Pour prolonger ce débat, je l'espère de la manière la plus large, il n'est peut-être pas inutile de se référer à la dernière conférence donnée à Paris au printemps dernier par Rem Koolhaas. S'il y annonçait la fin programmée du « star-system », ce n'était pas pour gommer les mille et une couches des expérimentations formelles aujourd'hui mondialisées mais, au contraire, pour affirmer que l'architecture est devenue le champ de tous les possibles, avec ses excès, ses libertinages et ses orgies. Il y opposait très justement « l'architecture générique », constituée de « fondamentaux » que les membres du jury de l'Equerre d'Argent 2007 auraient dû examiner de très près avant de s'engager dans cette naïve polémique.

Face à la violence d'un monde vulgaire et marchandisé, d'une nation gouvernée par le doute et la peur, les architectes ont un rôle majeur à jouer : en tant qu'individus mais aussi en tant que tribu (la tribu fabrique ses propres rites, ses codes et ses sacrifices). C'est d'un état mental dont ils ont besoin, plutôt que d'adopter la posture sociale de notables contrariés.

Ces quelques phrases de Nietzsche (Ecce Homo) rappelées par Philippe Sollers dans ses « Mémoires » définissent assez bien l'état mental qui devrait désormais nous gouverner :

« Il ne trouve du goût qu'à ce qui lui fait du bien. Son plaisir, son désir cessent dès lors qu'il dépasse la mesure de ce qui lui convient. Il devine les remèdes contre ce qui lui est préjudiciable ; il fait tourner à son avantage les mauvais hasards : ce qui ne le fait pas mourir le rend plus fort. De tout ce qu'il voit et entend, de tout ce qui lui arrive, il sait d'instinct tirer profit conformément à sa nature : il est lui-même un principe de sélection ; il laisse passer bien des choses sans les retenir. Il se plaît toujours dans sa propre société, quoi qu'il puisse fréquenter, des livres, des hommes ou des paysages : il honore en choisissant, en acceptant, en faisant confiance.»